



# LES JEUNES: CETTE FORCE QUI FAIT ÉVOLUER L'HISTOIRE

*Juan Luis Hernández*

Il y a un peu plus d'un siècle, un jeune de 19 ans, Gavrilo Princip, nationaliste serbe, assassina l'héritier de la couronne de l'empire austro-hongrois, déclenchant une série d'évènements qui aboutiront à la première guerre mondiale, ce conflit qui changera le monde contemporain pour toujours. Cent ans plus tard, une adolescente pakistanaise, Malala Yousafzai, est victime d'une tentative d'assassinat par les Talibans car elle lutte pour l'éducation des filles. En un siècle, les jeunes ont été les protagonistes comme dirait Léon Tolstoï, de guerre et paix.

La préoccupation sur la nature et les activités des jeunes est un phénomène très récent. Elle ne dépasse pas deux générations. Pour ceux qui, comme moi, nous consacrons à l'éducation et sommes préoccupés par notre réalité, les jeunes sont vitaux. Mais pour ceux qui croient en la guerre et au néolibéralisme, les jeunes sont surtout de la chair à canon. Entre Gravrilo et Malala se tisse une fascinante histoire d'un secteur social qui représente presque tout : faisant l'articulation entre le *statu quo* et la *révolution*, le conformisme et la rébellion, la consommation effrénée et la consommation responsable. Ou bien, comme dirait Lipovetsky, entre l'individualisme égoïste et l'individualisme responsable.

Les jeunes ont marqué notre époque et continuent à faire époque. Ils représentent une force considérable des armées dans les guerres qui se sont déroulées au cours du dernier siècle, des plus professionnels aux enfants- soldats en Afrique. De jeunes qui furent envoyés au front au nom de leurs élites politiques, aux centaines de milliers de jeunes musulmans qui ont été séduits par Al Qaeda ou l'Etat Islamique pour s'immoler, tuer ou séquestrer au nom de prétextes religieux.

Nos jeunes présentent et représentent notre culture. Ses esprits disruptifs, des Beatles à Mark Zuckerberg, ont radicalement changé notre vie quotidienne. Ils ont créé le rock, la pop, le punk, la chanson protestataire, le hip-hop, le reggaeton, les réseaux sociaux, comme Facebook, Twitter et Whatsapp. Leur potentiel comme agent du changement est très important. Leur empreinte est évidente. Néanmoins, nous ne sommes pas satisfaits. Les jeunes de mai 68, ceux des manifestations contre la guerre du Vietnam, ceux qui ont fait la révolution culturelle en Chine et ceux qui se sont associés à la guerrilla latinoaméricaine contre les violentes dictatures, tout à coup sont devenus grands, et c'est peut être pour ça que John Lennon a conclu par: *the dream is over - le rêve, c'est fini*.

Mais peut-être que notre inquiétude pour les jeunes et ce qu'ils représentent s'est accentuée ces dernières années de par l'avance inexorable de la postmodernité, cette espèce de modernité tardive comme l'appelle Habermas, dans laquelle les jeunes finiraient par adorer le nihilisme, vénérer le présent, éluder l'engagement et construire définitivement les bases de

*l'ère de la postobligation.* Somme toute, certains d'entre nous pleurent parce qu'on a osé réduire Kant au néant.

Et comme n'allons-nous pas être surpris, nous qui aimons les salles de cours et la rencontre avec les nouvelles générations ? Nous qui avons commencé à donner cours avant l'ère du portable, nous ne pouvons être indifférents face aux défis qu'implique avoir des sujets de 3 à 22 ans qui sont dès lors qu'ils sont « connectés » aux nouvelles technologies. Leur manque total de respect envers l'autorité, en commençant par celle de leurs parents, puis par celle de leurs professeurs, leur attention universelle à l'unisson pour tout et rien, et leur façon d'« être » mais de ne « pas être », nous font dresser les cheveux sur la tête.

Cependant, tout cela est un cadeau tombé du ciel. Cela a été une occasion propice pour mettre à l'épreuve notre éducation, nos convictions, mais aussi notre pédagogie. Il n'y a pas d'éducation sans lien avec la réalité. Et entre les différentes manifestations de cette dernière, celle-ci est notre réalité et il faut dialoguer avec elle, avec passion et créativité, avec fermeté et innovation.

Regardons notre réalité sur les jeunes. Aujourd'hui, la moitié des 7 milliards de personnes qui vivent sur notre planète a moins de 25 ans. Environ 3 milliards ont atteint l'âge reproductif ou sont sur le point d'y entrer. A peu près 25% d'entre eux doivent survivre avec un revenu moyen inférieur à un dollar par jour. Sur les 6000 nouvelles infections quotidiennes du VIH (approximativement) dans le monde, la moitié touche les jeunes et en particulier les femmes.

Les conditions démographiques changent rapidement. Pour la première fois au Japon et dans plusieurs pays européens et occidentaux, les personnes âgées de plus de 60 ans sont plus nombreuses que les moins de 20 ans. Cependant, sous d'autres latitudes, comme en Amérique Latine, les jeunes représentent un tiers ou un peu moins de la moitié de la population. Et dans certains pays, comme au Mexique, nous n'avons pas encore trouvé que faire d'eux. Par exemple, sur les 22 millions de jeunes mexicains entre 15 et 24 ans, environ 7 millions d'entre eux n'étudient ni ne travaillent.

Aujourd'hui nous pouvons affirmer que les jeunes construisent leur identité à partir de six relations essentielles : la famille, l'école, le travail, les cercles d'amis, Internet et les drogues. Je parle de la majeure partie des jeunes, touchés inévitablement par ces réalités qui les obligent à choisir quel rôle ils veulent jouer dans telle relation. D'autres groupes de jeunes sont encore sensibles à la religion ou à la politique, mais ce ne sont pas les plus nombreux de nos jours.

L'évolution des modèles familiaux partout dans le monde a modifié naturellement le rôle des jeunes dans la famille. Les conditions économiques actuelles ont obligé les pères ou les mères à devenir seulement des « fournisseurs », alors que les enfants doivent entreprendre un voyage pour trouver un sens à leur vie, pour la majeure partie d'entre eux, seuls ou à partir des autres relations que nous avons déjà mentionnées. La famille, tout comme l'école aujourd'hui, vit la crise de ce que l'on appelle les « structures d'accueil », c'est-à-dire, celles qui apportent du sens, capables de fournir une réponse progressive, mais consistante, à la question « Qui suis-je ? ».

De nos jours, les jeunes interagissent dans leurs familles avec de nouvelles familles. Pour certains, c'est un véritable chaos, pour d'autres, c'est une façon de tester leur capacité d'adaptation. Il est évident que de nos jours on ne remet plus en question quel est le modèle familial parfait par sa composition, mais plutôt par la qualité de la relation qu'il existe en elle.

Beaucoup de familles dans le monde sont à l'origine d'enfants, d'adolescents et de jeunes migrants. Elles ne peuvent pas subsister à leurs besoins et les envoient seuls, au beau milieu du danger, poursuivre le rêve d'une terre et d'une vie meilleures.

D'autres familles sont à l'origine de l'une des relations les plus intenses des jeunes de nos jours : l'addiction à l'alcool, aux drogues, et dans certains pays comme les États-Unis et le Mexique, aux sodas. Pour beaucoup d'entre eux, boire ou se droguer est une forme d'affirmation de soi. Nous vivons dans une époque où l'hégémonie et l'expansion des drogues sont devenues un élément fondamental de notre culture. Et ces sont les jeunes qui leur ont donné cette place si importante dans leurs vies.

A partir de cette relation s'est construite une des mondialisations les plus puissantes de l'histoire : celle du crime organisé. Les mafias, partout dans le monde, font partie non seulement de notre quotidien économique, mais aussi politique, culturel et aspirationnel. Les jeunes sont les protagonistes essentiels de cette globalisation, que ce soit sous la forme de consommateurs de drogues, ou comme acteurs volontaires et involontaires dans la hiérarchie des cartels qui se disputent chaque bout de territoire et de populations.

Le phénomène est global. Il y a quelques jours, des parents en deuil, en Angleterre, décidèrent de partager avec la communauté internationale la vidéo que filmèrent leurs enfants avant de se tuer en conduisant sous l'emprise de drogues. Au même moment, à Tijuana, au Mexique, un enfant de 14 ans était arrêté pour avoir tué un homme en échange de 1800 dollars. C'était l'un des milliers des enfants-tueurs que les cartels emploient dans leur équipe opérationnelle. Au Mexique, plus de 5000 mineurs sont en prison. Le profil de ces enfants prisonniers est similaire : plus de la moitié a abandonné leur foyer en raison de violence ou d'abus sexuels, et la majorité travailla dans la rue, comme maçon ou vendeur ambulant avant de tomber dans les filets de la délinquance organisée.

Les effets du néolibéralisme ont été dévastateurs, particulièrement pour les jeunes. Le crime organisé a su tirer le meilleur parti du dieu-marché : il a fait des migrants, des jeunes filles, et des jeunes femmes les marchandises les plus précieuses. Que ce soit le trafic de personnes, d'organes, ou la prostitution, les jeunes sont toujours en première ligne.

Si nous nous penchons sur l'éducation, les jeunes fuient l'école comme la lèpre. Partout dans le monde, l'école n'a pas réussi à dépasser le dilemme éducation plus stricte et disciplinée (Sparte) / éducation plus située, contextualisée et porteuse de sens (Athènes).

Beaucoup d'écoles sont devenues des « garderies » depuis la maternelle jusqu'à l'Université. Il n'y a pas d'apprentissage, mais les enfants se trouvent dans un endroit relativement sûr pendant que les parents vaquent à leurs occupations. D'autres ont décidé d'affronter le défi avec une pédagogie qui motive l'« âme » des enfants et en font des sujets mobilisant des compétences et des valeurs. Dans quelques unes, aller à l'école, c'est synonyme d'aller à la guerre. Dans d'autres, cela signifie faire l'expérience d'appréhender les choses et de socialiser.

Au Mexique, 650 000 garçons et filles au collège et lycée publiques abandonnent chaque année l'école. L'autorité éducative a à peine réussi à développer des politiques préventives face au phénomène de désertion scolaire, mais ne sait toujours pas comment faire reprendre le chemin de l'école pour ceux qui sont partis. Dans notre pays, nos écoles et collèges appartenant à des congrégations religieuses avons parié sur *l'Apprentissage Situé*,

*contextualisé* comme une stratégie pédagogique pour faire de la réalité la matière première éducative qui ensuite repart dans quotidien avec des connaissances appliquées.

Notre travail, depuis les écoles et les universités, peut s'articuler pour que les familles et nos espaces éducatifs redeviennent des « structures d'accueil », apporteurs de structure personnelle et professionnelle qui transforment la réalité dans laquelle ils vivent. Les parents sont aussi nos sujets à éduquer.

Cependant, dans cet aparté, permettez-moi de dédier quelques lignes aux jeunes qui étudient dans nos établissements scolaires catholiques. « Les élèves de ces centres se montrent peu ouverts aux responsabilités de l'idéal humaniste de générosité sociale des institutions éducatives qu'ils ont choisies. Ils orientent leurs études vers l'obtention de titres de compétences professionnelles, et non vers la mobilisation de vérités et d'engagements sociaux ». Ce sont les conclusions d'un rapport « Les cultures des jeunes dans les universités catholiques. Une étude mondiale. » Fédération Internationale des Universités Catholiques (FIUC).

Beaucoup de nos élèves choisissent nos collèges et nos universités non pas pour leur qualité académique mais pour les relations sociales qu'ils espèrent y trouver. Dans nos centres éducatifs, ils vont construire une image d'eux-mêmes qui a été surnommée au Mexique « le mireynato » (le je-suis-né-roi).

Les « mirreyes » (mes-rois) seraient des jeunes des classes moyennes et aisées qui se croient supérieurs par « nature », par leur position de richesse matérielle et leurs privilèges, qui ne se marient qu'avec des « gens bien de ce monde ». Peu importe d'où vient l'argent, ce qui compte vraiment c'est le pouvoir d'achat ; c'est la jeune et récente classe politique qui abuse de son pouvoir, ce sont généralement des ignorants, mais souvent très ostentatoires dans leur pouvoir de discrimination. Ces jeunes sont aussi nos jeunes, et beaucoup d'entre eux sont dans nos salles de cours.

Experts en nouvelles technologies, les jeunes d'aujourd'hui aussi changent le monde. Ces cinq dernières années, les jeunes des États-Unis, du Chili, d'Espagne, du Brésil, du Venezuela, d'Israël, d'Italie, de Grèce et de bien d'autres pays sont descendus dans les rues pour exiger et être force de proposition, pour reconfigurer leurs territoires et faire pression sur leurs gouvernements, pour s'affirmer dans leur monde et le façonner à leur manière.

Du mouvement des jeunes américains Occupy Wall Street, qui brandissaient leurs pancartes exigeant « Les banquiers en prison ! », « Les politiciens chez eux ! » et « Les citoyens à l'agora pour construire une nouvelle démocratie », en passant par le mouvement des Indignados (Indignés) espagnols qui a été la base pour changer le système des partis politiques, mais en passant aussi par le mouvement universitaire chilien visant à réformer le système universitaire, par le mouvement #Yosoy132 (je suis le N°132) au cours duquel les jeunes mexicains ont lutté pour démocratiser les moyens de communication et défier le vieux parti politique dinosaure PRI<sup>1</sup> qui revenait au pouvoir, sans oublier ces jeunes qui ont rendu possible le printemps arabe, il faut souligner qu'il nous appartient de prendre en charge ce monde.

---

<sup>1</sup> NDLT: Le PRI est Parti Révolutionnaire Institutionnel, au pouvoir pendant 70 ans jusqu'en 2000. Après deux sexennats sous le PAN, Parti d'Action National, le PRI a repris le pouvoir lors des élections de 2012.

Et le plus intéressant dans ces faits, c'est que cette révolution, ou devrais-je plutôt dire ces révolutions, se sont faites à travers les réseaux sociaux. Et cela va changer les modes et les manières de lutter pour le pouvoir, de mener des campagnes électorales, et de gouverner en général dans nos pays. Beaucoup de jeunes dans le monde sont des activistes environnementaux, les plus célèbres sont les membres de Greenpeace, mais il existe des milliers d'autres organisations, pas aussi médiatisées, qui défendent les points d'eau de leurs municipalités contre la présence des transnationales extractrices ; d'autres travaillent sans relâche pour les droits de l'homme depuis des ONG telles que Amnesty International jusque dans des comités locaux; bien d'autres, comme les Pussy Riott, les jeunes femmes punk de Russie, ont défié la tyrannie de Vladimir Poutine pendant qu'un groupe de *dreamers* aux États-Unis œuvre déjà pour que Donald Trump ne gagne pas les prochaines élections présidentielles. Oui, les jeunes dans l'ère de la postobligation s'impliquent également dans leur monde et nous inspirent pour le changer.

J'aime penser aux jeunes de façon prospective. En 2030, quand ils seront adultes ou entreront dans cette période de décisions stratégiques, le monde sera plus peuplé, mais il y aura moins d'eau et de ressources alimentaires. Le monde sera beaucoup plus hostile, car les ressources seront limitées en général. Comment les préparons-nous à cela ? Quel rôle jouons-nous pour les préparer à ce monde si incertain et également porteur de beaucoup d'opportunités ? Sommes-nous certains que nous n'avons pas besoin de former les meilleurs du monde, mais plutôt les meilleurs *pour* le monde ?

Il est évident que les jeunes continueront d'être l'objet d'une consommation vorace, qui pour beaucoup d'entre eux les fait penser : « j'achète, donc je suis ». Qu'ils continueront à être le moyen et la fin du crime organisé. Qu'ils continueront à avoir des problèmes pour se mettre en relation avec leurs proches, mais ils auront un million d'amis sur Facebook. Que leurs parents continueront à les « déposer » l'école, en même temps qu'ils fuient l'éducation à la maison. Qu'ils feront partie de ces 214 millions de personnes qui aujourd'hui se mobilisent du sud vers le nord, fuyant les guerres, les groupes armés, les effets dévastateurs du changement climatique. Que sous certaines latitudes, le suicide sera probablement une issue de secours face à la faible tolérance à la frustration qu'ils ont.

Qu'ils voudront avoir les plus hautes compétences et les objets les plus ostentatoires avec un minimum d'effort possible. Qu'ils harcèleront à l'école d'autres jeunes du même âge, peut-être en raison d'une faible estime de soi. Qu'ailleurs, tomber enceinte adolescente sera pris comme une solution face à la misère qu'ils vivent dans leur courte vie. Mais tout cela n'est rien d'autre qu'une opportunité pour intervenir ici, pendant que les événements se déroulent, pour faire de l'éducation formelle et informelle une force qui transforme la réalité.

Ensuite, il nous sera indispensable de comprendre et de continuer à s'efforcer d'être empathiques avec les nouvelles identités des jeunes, ces tribus, groupes, cercles, espaces et interactions dans lesquels ils se découvrent eux-mêmes et découvrent leur monde. Et ces nouvelles formes identitaires des jeunes illustrent que les médias peuvent avoir changé, mais les fins restent les mêmes. Nos jeunes sont encore des sujets sociaux et politiques. Ils continuent d'être de potentiels agents du changement.

Une de mes anciennes élèves de l'université, Gisela Hernández, est actuellement à Bagdad, en Irak, défiant la peur de l'État Islamique. Avant, elle est allée en Afghanistan, au Liban, en Algérie, en Colombie. Elle a décidé de dédier sa vie à travailler pour les réfugiés et les populations déplacées en raison de conflits armés. Quand nous étions ensemble en cours elle me disait déjà qu'elle voulait travailler avec les déshérités de l'histoire. C'est une personne

hors-du-commun, de celles dont nous avons toujours un exemplaire dans nos classes. Et cela illustre bien l'esprit de notre époque : nos jeunes n'ont pas cessé d'être des acteurs de l'évolution de l'histoire.

Je suis convaincu que la première « matière à repasser » aujourd'hui, c'est la éducation de la citoyenneté globale. Beaucoup d'autres centres scolaires et universitaires préparent. Nous, nous formons. Et la première formation est celle du savoir-être et de savoir être présent dans la réalité. J'aime penser ; ma pratique éducative est inspirée par la visualisation d'un champ de praxis pour former des citoyens globaux pouvant faire face au crime organisé et dessinant de nouvelles alternatives face au problème mondial de la drogue ; répondant au défi des migrations et à leurs effets collatéraux et préparant de nouvelles sociétés multiculturelles ; affrontant le pouvoir particulièrement corrompueur des transnationales et empêchant la corruption d'être tolérée comme un signe de notre temps et remettant au goût du jour l'honnêteté comme une façon de procéder dans la sphère publique comme privée.

Une citoyenneté globale générant des leaderships qui donnent les moyens d'avoir une démarche étiqque dans les décisions sociales, économiques et politiques. Chaque époque et chaque génération ont mis leur « grain de sel », petit mais dynamisant. Il existe toujours quelqu'un qui illumine notre époque avec ce quelque chose de conscience sociale et d'humanisme au milieu des immondices de l'inhumanité. Faisons en sorte que nos élèves soient cette lumière et cette inspiration dont notre époque a besoin.

Ma praxis éducative voit dans mes élèves de futurs militants pour la défense et la protection des droits de l'homme ; de potentiels développeurs de projets de développement durable dans le monde de l'après-pétrole, des créateurs de nouvelles expériences de l'économie sociale et solidaire, dans lesquelles nous pouvons montrer qu'il existe des alternatives réelles au capitalisme prédateur; de possibles scientifiques qui mèneront leurs recherches pour savoir où et comment générer du bien-être et de l'égalité face aux inégalités qui se sont imposées comme la marque de fabrique du XXIème siècle, et qui paradoxalement nous ont fait nous rapprocher du début du XIXème siècle.

Je crois en nos jeunes et en leur force transformatrice. Je les vois aussi analyser et proposer de meilleures conditions pour recréer la ville, confrontés au fait que la majeure partie de l'humanité vit déjà en ville, mais beaucoup d'entre elles excluent et sont chaotiques ; j'apprécie également de voir que beaucoup d'autres désirent vivre et travailler à la campagne, dans le monde rural, là où se prépare ce que nous mangerons demain. Je les vois œuvrer pour diminuer la fracture digitale, promouvant l'Internet pour tous et l'usage intelligent et écologique des nouvelles technologies de l'information et de la communication.

Je vois nos centres éducatifs comme une lumière dans le quartier où nous nous installons. Un endroit dans lequel la réalité est la matière première éducative. La réalité qui nous visite dans les classes, et de la classe en découlent des apprentissages qui regagnent la réalité pour l'humaniser, la rendre plus juste et fraternelle. Je crois que nos écoles et universités peuvent renforcer l'éducation par la démocratie et lutter contre les différents types d'autoritarisme qui s'installent dans nos pays, éduquer en faveur d'une citoyenneté et non pas pour renforcer le clientélisme et les gouvernements patrimonialistes; éduquer pour l'égalité entre les genres et pas pour le sexisme ; éduquer pour la paix et limiter la violence ; éduquer somme toute, pour que nos jeunes soient de bonnes personnes et de bons professionnels.

J'aime beaucoup cette image de Sophie Barat de « fille du feu ». Alors qu'elle naissait, un incendie faisait rage à proximité; aujourd'hui beaucoup d'incendies nous poursuivent et nous

rendent immobiles par la peur. Mais notre environnement peut également faire croître le feu intérieur qui nous habite et qui intervient avec passion dans la réalité.

Faisons en sorte que nos centres éducatifs incendient les cœurs de nos jeunes et qu'ils fassent crépiter ce feu dans leur vie quotidienne, dans leurs familles, leurs groupes d'amis, leurs groupes d'autoréférence, dans les centres commerciaux, là où on fait du trafic de drogues et là où on les consomme, ici où chaque décision trame leurs vies et par conséquent celles de leurs proches. Que ce feu, comme celui de Sophie Barat, imprègne notre temps et que nous soyons fiers d'avoir été à la hauteur de notre siècle.

Il ne me reste qu'à appeler le souffle de l'Esprit pour que Dieu, notre Seigneur, continue à accompagner notre histoire et que, illuminés par notre éducation située et transformatrice, les jeunes qui ont eu la chance d'être en relation avec notre personnel ou nos écoles remercient un jour à Dieu le Père d'avoir cru en nous et d'avoir découvert la merveille de son existence dans l'expérience avec autrui.

**Juan Luis Hernández** ([juanluis.hernandez@iberopuebla.mx](mailto:juanluis.hernandez@iberopuebla.mx)). Politologue et éducateur. Il est professeur de sciences politiques depuis 1995. Ces deux dernières décennies il a été coordinateur de sciences politiques, directeur de département de sciences sociales, vice recteur académique par intérim dans des universités jésuites du Mexique. Analyste politique dans les médias, avec pour objectif de donner les moyens aux citoyens de défendre leurs intérêts. Il a fondé la Chaire Ignacio Ellacuría d'Analyse de la Réalité avec la conviction que l'Université doit être une force transformatrice de la réalité. Il a donné des centaines de conférences au Mexique et à l'étranger sur L'Amérique Latine, la politique, l'éducation et la théologie de la libération. Il est père de Juan Luis, 7 ans et María, 5 ans. Avec sa femme Alejandra, ces quatre dernières années, il a rencontré quasiment 25 000 professeurs dans 28 états de la république du Mexique et au Guatemala, dans des écoles, des universités, publiques et privées, travaillant la stratégie d'Apprentissage Situé, stratégie qu'ils vont présenter en février 2016 en Argentine et Uruguay.